

UNE HEUREUSE NATURE

Cinéphiles, ses parents l'avaient prénommée Rose. Sa maman, de son nom d'épouse Bud, était une fervente admiratrice d'Orson Welles et trouvait que ce prénom irait à merveille à sa fille. Elle ne manquait pas d'humour. Ainsi la petite s'appela-t-elle Rose Bud, jeu de mots sur le nom du traîneau (Rosebud, soit Bouton de rose) dans le film "Citizen Kane". Le bébé était vraiment frais comme un bouton de rose. Les années passant, elle garda cette fraîcheur et, la vie n'étant (parfois) pas avare de facéties et d'ironies, elle épousa un monsieur... Trémière, devenant ainsi madame Rose Trémière.

Après la disparition de son mari bien des années plus tard, elle vendit leur maison, désormais beaucoup trop vaste pour elle, trop pleine de souvenirs aussi et acheta une petite propriété à la campagne, un peu à l'écart d'un village. La bâtisse n'était pas très grande mais lui suffisait amplement.

C'était une ancienne petite ferme du milieu du 18ème siècle. Elle avait du cachet. De plein pied, spacieuse, la pièce principale, assez basse de plafond était à la fois cuisine et salle de séjour (ceux qui ont lancé la mode de la cuisine ouverte sont simplement revenus aux sources).

Au sol, des tomettes anciennes, couleur terre cuite, bien posées, étaient d'un entretien facile. Quoique pourvue du confort moderne (électricité, eau courante, tout à l'égout) elle avait gardé des marques de sa vie passée. Les poutres étaient apparentes et bien qu'il y ait un évier avec l'eau courante, il restait, près de la porte ce que l'on appelait une pierre à eau, pourvue d'une pompe à bras en fonte (vestige du confort moderne du début du 19ème siècle) ainsi que deux reposeirs pour accueillir, entre autres, un seau et une cassotte (encore appelée couade). Elle avait déjà rencontré cet ustensile dans d'autres régions. Il s'agissait d'un objet ressemblant à une louche (ici, en bois) dont le manche était creux, ce qui permettait de réguler le filet d'eau que l'on voulait utiliser (il en existait même en matière plastique, c'est dire que cela devait être pratique et que son utilisation avait duré dans le temps). Ces éléments simples permettaient d'économiser l'eau qui passait par le compteur servant essentiellement à la vaisselle, au lave-linge, à la salle de bain ainsi qu'aux toilettes.

La pièce était lumineuse, recevant le jour par trois côtés. Un âtre offrait la possibilité d'une flambée lorsque le temps était frais et de cuisiner à l'ancienne, au chaudron, suspendu à la crémaillère à diverses hauteurs selon la cuisson désirée. Une cuisinière électrique équipée d'un four simplifiait la vie. Plus petite, la chambre accueillait un lit, une armoire et une commode.

A l'extérieur, les colombages l'avaient immédiatement charmée.

Un jardin permettait de cultiver quelques légumes ainsi que des herbes aromatiques. Des mûriers (sans épines), des framboisiers et des arbres fruitiers donnaient lieu à quelques en-cas et desserts.

Sans perdre son enthousiasme initial, elle se rendit rapidement compte qu'elle était un peu isolée. Certes, elle avait la télévision, le téléphone et Internet ; lui manquait le contact humain.

Les enfants et petits-enfants (déjà adultes) avaient leur vie, habitaient loin, ne téléphonaient guère. Elle-même ne voulait pas les déranger donc n'appelait pas très souvent. Depuis bien longtemps elle avait indiqué qu'elle ne voulait pas de cadeau (de Noël, d'anniversaire etc...) préférant de beaucoup une conversation téléphonique. Elle goûtait ces parfois longs moments passés à bavarder de choses et d'autres, à prendre et donner des nouvelles. Cela n'apportait cependant qu'une solution ponctuelle à son manque de contacts.

Elle s'inscrivit à la bibliothèque. Elle aimait énormément lire, un bibliobus passait une fois par mois. Pas le rêve pour lier connaissance. Elle en devint une habituée, mais ne rencontra que peu de monde. Elle se rendait deux fois par semaine au village, pour y acheter quelques articles bien sûr mais surtout y croiser des habitants et faire éventuellement la connaissance de l'un ou de l'autre. Les commerces y étaient très limités. Il lui fallait faire trois kilomètres (à pied, par beau temps) pour s'y rendre et autant pour revenir.

Elle eut une idée. Elle s'abonna au quotidien local. Arrivant par la poste, il fallait bien que le facteur vienne le lui apporter. N'ayant pas pris la formule incluant le lundi (trop d'événements sportifs), elle fit de même pour le programme de télévision qui, lui, paraissait ce jour-là. Le facteur était loin d'être ravi de devoir pousser jusque là sa tournée, il n'était pas dupe. Discrètement elle guettait son passage. Quand elle lui avait dit "Bonjour, merci", échangé une phrase ou deux puis "au revoir", elle avait eu sa conversation de la journée.

Ouvert trois heures le matin, le bureau de poste s'occupait également de la banque postale, des retraites, des colis en dépôt, des forfaits de téléphones mobiles, des cartes prépayées, du terminal Internet (pour ceux qui devaient accomplir des formalités administratives et ne pouvaient le faire depuis chez eux)... La préposée et le facteur n'avaient pas trop le temps de bavarder. On lui avait dit qu'en dehors des factures (et encore...) il n'y avait quasiment plus de vraies lettres. Elle savait bien que de multiples démarches et bien des choses se faisaient "en ligne". Mais tout de même !

Une autre idée lui vint. Dans la supérette du village (qui faisait également dépôt de pain, Point Relais et recharges de gaz en bouteilles) elle acheta plusieurs paquets de 50 enveloppes, et un bloc de papier à lettre. Les timbres, elle les prendrait petit à petit... à la poste. Elle se mit à écrire, toutes les semaines, des lettres à une amie très chère (elle-même). S'appuyant sur les informations qu'elle trouvait sur Internet, elle s'inventa un carnet d'adresses qui contenait celles des destinataires :

- Madame Rose Trémière, 18, rue Victor Schoelcher, Fort-de-France, Martinique,

- Madame Rose Trémière 15, avenue Atlantica, Copacabana, Brésil,
- Madame Rose Trémière 533, Munger avenue, Dallas, USA,
- Madame Rose Trémière, 10, rue du Paradis, Guérande etc...

Elle n'omettait jamais de bien indiquer ses nom et adresse à l'arrière de l'enveloppe. Au bout de quelques temps, parfois un mois, voire davantage, l'enveloppe revenait porteuse de plusieurs tampons. Le facteur passait et disait : "Bonjour, encore une lettre pour vous." Écrite dans diverses langues, on pouvait lire la mention : "N'habite pas à l'adresse indiquée".

Elle demeurait cependant *celle qui n'était pas du village*.

Douée de ses mains, elle fabriqua pour le marché de Noël local quelques objets : puzzles colorés en bois, faciles à manipuler pour les petits, articles utilitaires en tissus (couvre théière, centre de table, maniques, essuie-mains à suspendre, cale-portes intérieurs...), sans oublier les petits gâteaux. C'était sympathique, mais ne suffisait pas à combler le manque qu'elle ressentait.

Un jour qu'elle récoltait quelques légumes et herbes aromatiques, elle vit arriver dans son jardin par le portillon resté entrebâillé, un chien de belle taille. N'y connaissant rien, elle était bien incapable d'en déterminer la race, si toutefois ce n'était pas un croisement de races. Il paraissait bien soigné, n'avait rien de menaçant. Ils se regardèrent un moment, puis il vint se coller contre ses jambes, se laissa caresser, la suivit dans la pièce principale, se positionna près de la table... et s'endormit. Il revint ainsi les jours suivants, selon le même rituel. Il se laissait volontiers cajoler. Elle lui parlait, lui offrait à boire et de quoi grignoter, aussi bien des croquettes achetées pour lui que de grosses miettes de petits gâteaux qu'elle avait confectionnés. Vu son pelage marron, elle l'appela "Brownny", Il était calme, quasiment affectueux. Ils s'entendirent bien. Il l'accompagnait de temps en temps dans ses tâches quotidiennes, quand elle étendait son linge, effilait des haricots au soleil, binait une parcelle... Il lui rendit ainsi visite pendant une dizaine de jours. Le soir venu, il repartait. Puis, plus rien. Cela la remplit d'étonnement et d'inquiétude. Lui était-il arrivé malheur ? Plusieurs semaines s'écoulèrent ainsi. Un après-midi, il revint. Les mêmes scènes se répétèrent. Une quinzaine s'écoula. Et, de nouveau, une longue absence.

Elle consulta le calendrier. Ses visites correspondaient aux congés scolaires. Elle ne manqua pas d'être perplexe.

A la fin du printemps, elle le vit passer, accompagnant une habitante du lointain voisinage. Elle interpella la passante, se présenta et lui relata ce qui s'était passé. Une lueur s'alluma dans les yeux de la femme. Elle avait enfin une explication aux absences de son chien. Elle informa Rose qu'ils avaient six petits-enfants, bruyants et remuants, qu'ils accueillaient en journée pendant les vacances scolaires, ce que ne goûtait guère Cognac, leur chien plus très jeune. Ainsi il venait se réfugier chez cette (presque) voisine où il trouvait quiétude et confort. La maîtresse de l'animal demanda

si cela ne dérangeait pas Rose. "Aucunement", lui répondit-elle (bien au contraire ajouta-t-elle *in petto*). Les choses continuèrent donc ainsi. Tout le monde y trouvait son compte. Cela rompait un peu la solitude de Rose, le chien y était bien, sa maîtresse tranquilisée.

L'anecdote du chien fit le tour du village. Lorsqu'elle y descendait, certains commencèrent à la saluer de loin, d'autres échangèrent quelques mots avec elle. Dans l'espace "Dépôt de pain" de la supérette, un distributeur de boissons et deux "mange debout" faisaient office de salon de thé. Occasionnellement elle y prenait une boisson chaude. Cela lui permit d'échanger quelques mots avec l'une ou l'autre des clientes, de parler de son amour de la lecture, déplorant qu'il n'y ait pas au moins un "Point Lecture" dans le village. Un jour l'une d'entre elles lui demanda pourquoi elle n'en ouvrait pas un. Une nouvelle idée germa dans son esprit déjà fertile et, sans vouloir se charger de la création d'une telle structure (cela promettait d'être lourd et contraignant) elle se dit qu'il y avait là matière à compromis.

Elle discuta avec le responsable du bibliobus, demanda un rendez-vous au maire, lui fit part de son idée et s'enquit de la possibilité d'obtenir de la mairie la mise à disposition d'un espace où les habitants pourraient se retrouver une fois par trimestre pendant une heure pour échanger leurs impressions à propos des lectures qu'ils avaient préférées, ce qui permettrait de fournir des titres d'ouvrages à emprunter à celles et ceux qui étaient à court d'idée. La liste serait affichée dans le bibliobus et en accroîtrait, peut-être, la fréquentation.

Plusieurs jours plus tard, elle vit arriver Claire (la maîtresse de Cognac). Elle semblait épuisée. Rose l'invita à entrer, lui proposa une tasse de thé qu'elle venait de faire et lui offrit de prendre place où elle voulait. Le temps de remplir le mug... Claire s'était endormie dans le transat, au jardin, (décidément...). Elle dormit ainsi une heure. A son réveil, elle présenta des excuses à Rose, lui expliquant qu'elle n'en pouvait plus et qu'elle comprenait son chien.

Avec sa permission, les petits-enfants avaient invité quatre de leurs amis pour un goûter d'anniversaire. Naïvement elle avait accepté. Ce fut une véritable épreuve : dix enfants à gérer, distraire, nourrir avec bonne humeur ! On ne l'y reprendrait plus. Comme Cognac, elle n'avait en ligne de mire qu'un refuge, celui qu'elle trouverait chez Rose. De facto, celle-ci devenait le havre de paix de certains membres de la famille. Elle était ravie ! Cela n'annonçait pas nécessairement une amitié, mais pour le moins de bonnes relations.

Après avoir observé qu'au fil des mois des primevères, pivoines, pavots de Californie, dahlias avaient éclos dans le jardin, Claire remarqua qu'à l'évidence il y manquait quelque chose. Quelques temps après s'y être endormie, elle vint rendre visite à Rose, lui apportant un petit paquet en forme de berlingot. En l'ouvrant elle fut surprise. Il contenait un sachet de quelques graines avec un petit mot : "Les fleurs qui manquent à ce jardin". Un dessin de visage à large sourire, faisant un clin d'oeil accompagnait la

signature. La photo sur le paquet montrait des roses trémières doubles bordeaux, une splendeur. Claire précisait que c'était pour la remercier pour sa gentillesse.

La maîtresse du chien et sa famille ne manquaient pas non plus d'humour. Son mari s'appelait Clément, leur fils aîné, Clotaire, le suivant Clovis et leur fille Clotilde (sans h). Rien d'étonnant donc à ce que Cognac, ait lui aussi, un nom commençant par "c".

Les événements de ces derniers mois illustraient ce qui avait toujours été la ligne de conduite de Rose : "Si tu veux quelque chose, va le chercher" (au sens propre comme au figuré).

Elle avait ouvert sa porte au chien, accueilli Claire, sympathisé avec elle, noué des contacts dans le village, mis en route un projet et habitait une demeure pleine de charme. Que demander de plus ?

Généralement elle voyait son verre à moitié plein, à n'en pas douter, c'était le cas de celui-ci. Intérieurement autant qu'extérieurement, elle était tout sourire. Pour son propre bien et (peut-être un peu) celui des autres, elle était une heureuse nature. L'avenir s'annonçait prometteur ; cela aussi elle était allée le chercher même si, par le biais de Cognac, le hasard lui avait donné un petit coup de pouce.

Clémentine PACHERIE
Décembre 2023